

# **BRÛLER LE LOUVRE !**

*Fictions picturales*

TEXTES : DIDIER GOUPIL

MISE EN LECTURE / MONTAGE VISUEL : ENRICO CLARELLI

LECTURE ET MUSIQUE : LUDOVIC BEYT et DIDIER GOUPIL



It took 26 hours for anyone to even notice the *Mona Lisa* had vanished from the Louvre museum in 1911.

**THE world's most famous  
painting had been missing for  
26 hours before anyone  
noticed.**

Impossible as it may seem, it is a fact that Leonardo da Vinci's masterpiece, the *Mona Lisa* was stolen yesterday from the Louvre, where it had been exhibited in



Tu sais, chère Mona Lisa, après toutes ces années, il n'y a qu'une seule chose que je regrette vraiment.

Bien sûr, je ne regrette pas ce fameux lundi d'août 1911 où à l'insu des gardiens et des « frotteurs » qui encaustiquaient les parquets, j'ai réussi à me faufiler jusqu'à toi et à t'emporter avec moi...

Et je rigole encore en imaginant la tête de ce pauvre Louis Béroud, peintre de son état, découvrant le lendemain, ahuri, que tu avais disparu, et ne pouvant ôter son regard éberlué des quatre grosses chevilles poussiéreuses qui tenaient la cimaise vide...

Je ne regrette pas, par la suite, d'avoir refusé les 25000 francs de la Société des Amis du Louvre ou les 50 000 du journal *l'Illustration*...

Je ne regrette pas non plus d'avoir été obligé, pour te protéger, de me taire et de laisser à d'autres, en particulier à cet escroc de d'Annunzio, s'approprier mon exploit...

Il fallait que quelqu'un te fasse revenir chez nous et c'est à moi que revenait cette mission !

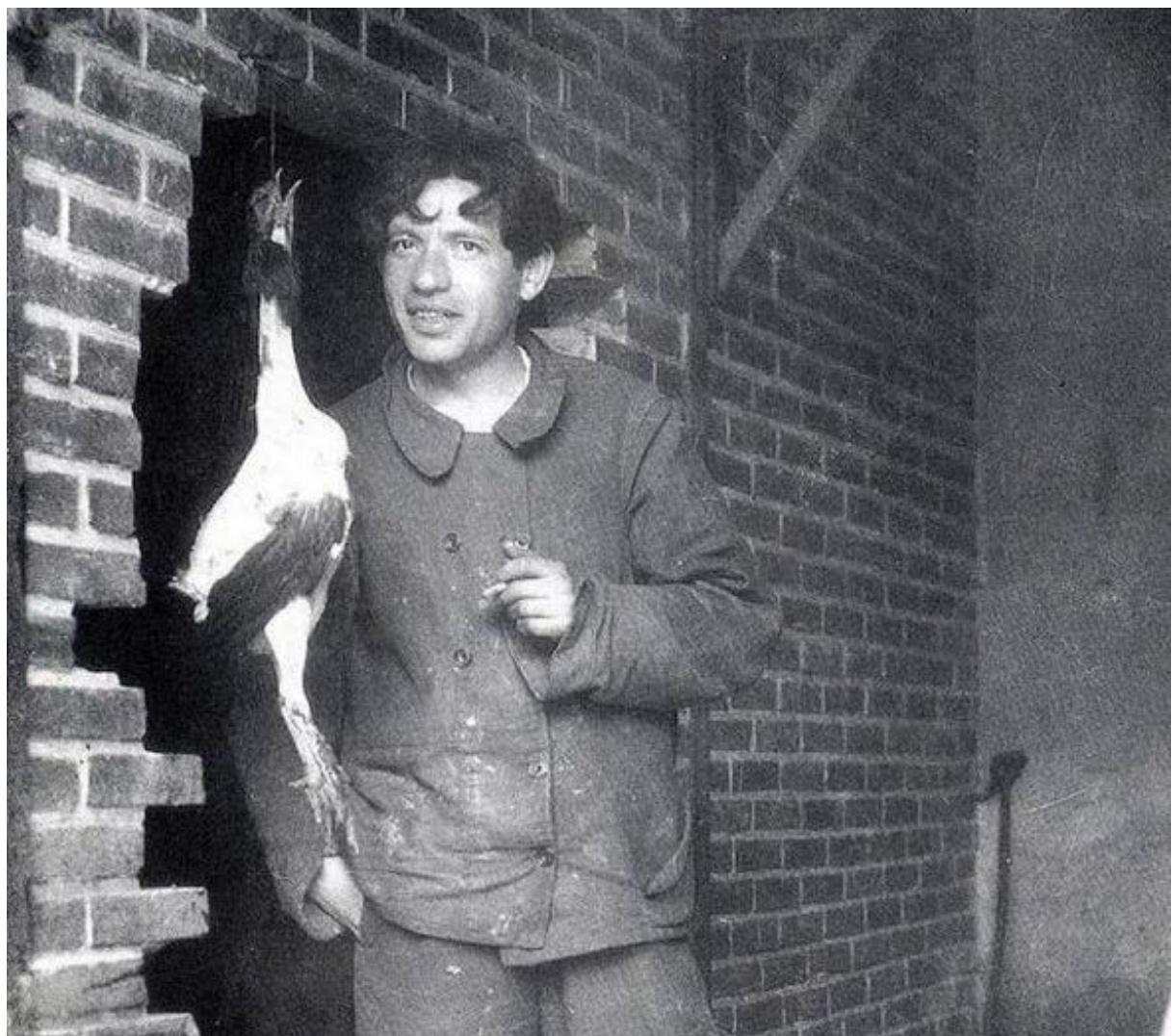
Je ne regrette pas davantage... et comment le pourrais-je ? Ces deux ans où je t'ai eu près de moi, où tu dormais sous mon lit, presqu'à mes côtés, couchée dans ma seule et unique valise...

Ce sont sans doute les meilleures années de ma vie. Les plus belles, les plus douces...

Je ne regrette même pas de m'être trompé sur le compte de cet antiquaire, d'avoir cru bêtement que comme je le désirais il te rendrait à notre pays...

Mais il faut croire que l'Italie ne te méritait pas et non ! Je n'ai aucun regret pour les lauriers dont j'ai été injustement privé ! Et je ne regrette pas un seul des jours que j'ai passé en prison...

La seule chose, en fait, qu'aujourd'hui, avec le recul, je regrette vraiment... c'est, ce fameux 21 août 1911, de ne pas avoir eu l'audace de brûler le Louvre derrière nous !



Sur cette photo de 1923, la première peut-être à l'immortaliser, il a comme on dit le sourire au bec.

Rien à voir avec Apollinaire, empereur replet dans son lit de soieries cramoisies. Encore moins bien entendu avec Monsieur Eiffel, perché sur sa tour comme un banquier sur son tas d'or. Ni même, dans un autre registre, avec Constantin Brancusi, s'échinant sur sa scie.

Aucun d'ailleurs de ceux-là ne sourit. Face au Kodak, le seul à avoir rigolé, c'est Picasso. Les autres, au moment de poser la tête sur le billot, bombent le torse ou le bide. C'est qu'avec la foudre du flash, le couperet va tomber, et que ça ils le savent.

Lui aussi, en 23, il le sait, quand il vient se camper devant l'objectif, godasses au pied, et sourire au bec.

En 23, il peut sourire, c'est même comme on dit le moment où jamais, et ça aussi sans doute le sait-il.

En 23, il est en vie, et il ne l'a pas souvent été. Ni chez lui à Smilovici, ni ici à Paris depuis qu'il y a trouvé asile, à la Cité Falguière d'abord, à la Ruche ensuite. Il vit alors avec ses compatriotes, Kikoïne, Krémègne, Chagall. L'un d'eux a raconté qu'ils mangeaient les harengs en deux fois, la tête un jour et la queue le lendemain.

Mais en 23, les harengs, c'est fini. Maintenant, depuis le miracle Barnes, on dîne au restaurant.

Maintenant, comme l'a chanté Léo Ferré, la vie respire avec des poumons de flanelle.

Chaïm Soutine revient en effet du Midi. De la Côte d'azur, de Cagnes, de Saint-Paul-de-Vence où il a séjourné avec Modigliani, juste avant que celui-ci ne soit emporté par une méchante méningite. Surtout il a été à Céret, où l'a invité Pierre Brune, avec qui il s'est lié à la Cité

Falguière. Il en est revenu comme foudroyé. À Céret, en particulier, il a découvert l'été.

Le bel été.

L'été, dans le Sud, on ne dort jamais. Chaïm ne dormira donc pas, ou alors ivre de vin, au fond du ravin qui longe le boulevard principal de la ville.

La journée, il peint comme un affamé des platanes qu'il s'applique à tordre, des façades d'immeubles qu'il fait grimacer et des bouquets de glaïeuls qu'il triture comme le boucher la tripe.

Surtout il croque un beau jour ce petit pâtissier effaré qui bientôt à son tour effrera le docteur Barnes.

Ce bon docteur, qui achète tout, d'un seul coup. Cent toiles, en une fois. Puis toutes celles de l'atelier, - hangar sinistre où cette photo, la première de lui, doit avoir été prise un jour de 1923.

C'est le miracle Barnes. Le docteur a fait fortune en Amérique avec l'invention d'un médicament miracle, l'Argyrol. Fortune faite, il invente un peintre : Chaïm Soutine.

L'histoire peut commencer, avec ses photos et son lot d'anecdotes. Celle-ci, par exemple, qui raconte que le jour de sa visite, avant d'inviter son protégé à déjeuner sur les boulevards, le docteur a dû lui acheter un costume car il n'avait rien d'autre à se mettre.

Rien d'autre que ce bleu de travail, cette sorte d'uniforme que la couleur et le ciment ont souillé.

On ne sait où est passé le beau costume du bon docteur... Ce jour-là, au moment de se faire tirer le portrait, c'est avec rien à se mettre qu'il se présente devant le drap noir et l'éclair du photographe.

Avec rien d'autre, encore, que cette vulgaire volaille suspendue au plafond, qui appelle la lumière, et derrière laquelle il est venu crânement se poster.

Faire le fier devant son œuvre, poser en redingote ou des chats angoras pleins les bras, ce n'est pas le genre de la maison.

Le genre de la maison, c'est plutôt de laisser pourrir les fleurs et de suspendre de la volaille dans l'atelier.

Ce jour-là, il a choisi son alter ego, - un pauvre poulet aux ergots défaits, qui ainsi pendu par le cou se retrouve à sa hauteur : à hauteur d'homme.

À moins que ce ne soit lui qui ait choisi de se montrer à hauteur de poulet.

Ce que Picasso quelque part appelle la « vision du chien », et qui pour Soutine serait quelque chose comme la « vue du ravin ».

Pour la première fois il est en vie, la vie le nourrit comme elle ne l'a jamais nourri, comme il n'aurait jamais espéré qu'un jour elle pût le nourrir, et il pourrait en profiter pleinement.

Mais la grimace est déjà là. L'ulcère de misère qui va le tuer vingt ans plus tard a commencé à le ronger.

En 1943, en été, en août, le 7, alors qu'il se cache en Touraine, son ulcère se perfore. Il meurt le 9, sans avoir repris connaissance. Le surlendemain, cimetière Montparnasse, ils seront peu à suivre l'enterrement de ce pauvre juif. Parmi eux, Picasso, bien entendu.

En 23, même face à l'objectif, il n'est donc pas question de faire le beau.

Ce n'est, on l'a déjà dit, pas le genre de la maison. La petite histoire rapporte d'ailleurs que toute sa vie, malgré le succès, il se

contenta d'une seule et unique paire de chaussures, refusant d'en acquérir une deuxième, et restant cloîtré chez lui quand il la faisait ressemeler...

Le bonhomme n'a jamais vécu par oui-dire.

En 23 donc, c'est avec rien, rien d'autre que son bleu de travail, son sourire et ses godasses qu'il se plante une bonne fois pour toutes devant l'éternité, semblant dire à tous :

*On n'a pour toute sa vie qu'une paire de pieds.*



Celui-là n'est pas empereur... et ne le sera jamais.

Rois et empereurs ne se montrent que de face.

Ce sont des soleils dont l'éclat écrase le simple mortel, l'incline, l'agenouille. Des soleils qui ne marchent jamais. Que l'on déplace à bras d'hommes ou à dos d'animal, sur des litières qui sont une insulte à la boue.

Celui-là est de dos. Sur le chemin, il avance de son propre pas.

Celui-là n'est pas empereur.

Rois et empereurs sont vêtus de soie, de lin et de chanvre, étoffes moelleuses et précieuses qui vivent d'une vie de chair de femme.

Ils se parent d'or et de diamants et brillent davantage encore.

Quand ils meurent, on les embaume, on les drape.

On les ensevelit dans le marbre d'un mausolée.

Quand ils meurent, ils continuent de vivre.

Celui-là se protège du soleil.

Celui-là est comme nu.

Celui-là finira dans la fosse, chairs mangées, os rongés, orifices grignotés.

Celui-là quand il mourra, disparaîtra.

Celui-là n'est pas empereur.

Rois et empereurs ne travaillent pas. Ne vivent pas. Ils sont.

Celui-là ne fait que vivre.

C'est un laboureur.

Sans doute transporte-t-il sa pauvre récolte. Millet, riz, sorgho. Radis. Navets. Panais.

Sans doute ne sait-il pas que le roi Jinjian et l'empereur Sun Yat Sen en raffolaient.

Le premier rissolés, le second en purée dans son pot-au-feu du soir.

Sans doute ignore-t-il le nom de Shi Tao, le peintre qui est en train de le peindre ce jour-là, assis en tailleur dans l'unique pièce de la modeste chaumière près de Yangzhou où devenu maître, reconnu par ses pairs, il a décidé de se retirer.

Sans doute mourra-t-il sans jamais savoir qu'au bout des poils du grand Maître Shitao il est plus grand qu'un roi. Plus grand qu'un empereur. Il est un homme vivant sa vie d'homme.

*Brûler le Louvre !* de Didier Goupil



Franciam Charlot se lève tôt. Très tôt. Le plus souvent avant l'aube. Avant les autres, en tout cas : avant ses voisins, avant la ville, avant que le monde de nouveau ne se mette en marche...

Après s'être rapidement débarbouillé, il allume la radio, grignote une biscotte, avale un bol de café noir, puis passe dans son « atelier », à l'autre bout de l'appartement.

L'atelier est dans le salon, et c'est là, sur la table, ou à même le sol, que pendant des heures, il va vider sa « lie », comme il dit.

À l'écouter en parler, c'est comme une purge, une vidange qui est non seulement nécessaire, mais vitale à son existence.

Sans, il se cognerait sans doute la tête contre les murs, à moins qu'armé d'un revolver, comme Érostrate, le personnage d'une nouvelle de Jean-Paul Sartre, il ne descende dans la rue et tire sur le premier venu. Alors, il peint... Pendant que dans son dos le jour se lève, il badigeonne des fonds qui ressemblent à des murs, puis il y dessine de coupantes silhouettes d'êtres informes, asexués, souvent mutilés ou estropiés, qui semblent tout droit sorties d'un fanzine un peu glauque, si ce n'est des égouts même de l'histoire...

Leurs bouches et leurs yeux grands ouverts ont vu l'horreur, ont traversé l'enfer, et ils semblent les derniers survivants, les ultimes rescapés d'une apocalypse sans nom.

Si au début leur présence peut heurter ou déranger l'œil, ils deviennent, à qui les fréquente, bien vite étrangement familiers et, un jour, en croisant le regard de l'un d'eux, on est à peine surpris de s'y reconnaître, pareillement perchés au-dessus du parapet et pareillement stupéfaits du cadeau empoisonné qui nous a été faits en naissant.

C'est que ce sont nos semblables, nos frères, que dans une sorte de peinture automatique, instinctive, délivrée de l'intellect et de ses

constructions abstraites, Franciam Charlot ne cesse de peindre, de réinventer, d'engendrer, jour après jour, matin après matin...

S'il lui arrive d'utiliser de vieilles plumes trempées dans l'encre, ou des pinceaux récupérés sur les chantiers, qu'il prend bien soin de ne jamais décrotter, Franciam peint le plus souvent avec ses mains, quand ce n'est pas avec ses poings.

Franciam Charlot vit comme il peint, à mains nues, et son atelier devient vite un ring, sa toile un putching-ball autour duquel il trépigne, emporté dans une étrange transe.

Qui l'a vu déjà travailler sait que son jeu de jambes n'a pas grand chose à envier à celui d'un boxeur.

Il est vrai qu'un bon peintre est d'abord et avant tout un athlète. Un sportif consciencieux qui refait sans cesse ses gammes, améliore sa souplesse, travaille sa technique.

Aujourd'hui, c'est justement de technique qu'il s'agit. Aujourd'hui, Franciam s'emploie à « se casser le poignet ».

C'est un exercice auquel il s'astreint de temps à autres. L'occasion de se déshabiter, de s'essayer à de nouveaux gestes, de se confronter à la contrainte.

La dernière fois, il s'était emparé des Icônes de Bulgarie, les reproduisant à l'infini, pendant des jours et des jours, jusqu'à ce qu'elles deviennent siennes.

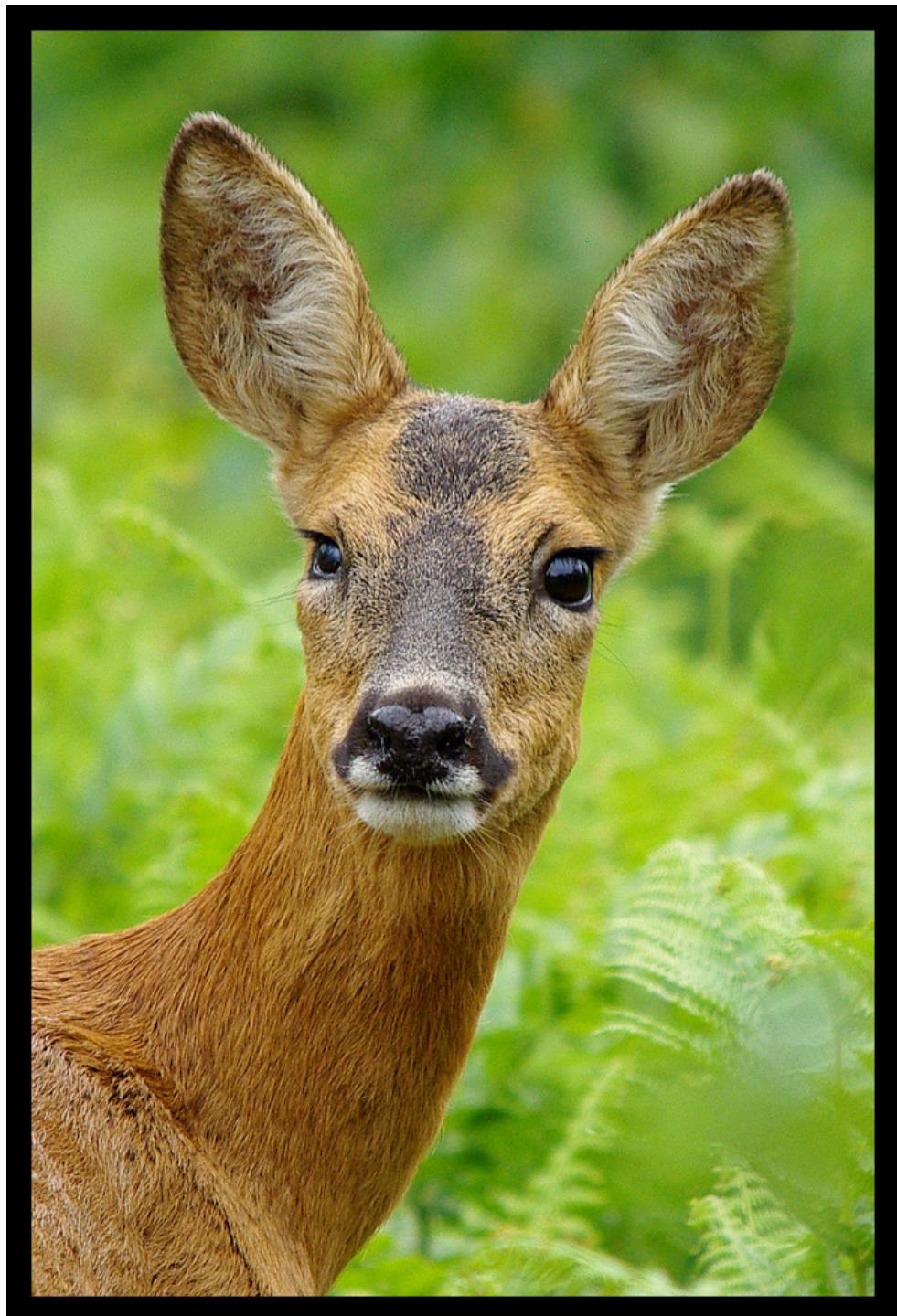
Aujourd'hui, Franciam s'attaque aux Crucifixions de Ribera, le grand peintre baroque.

Quoi de mieux, en effet, que les plaies d'un crucifié, les clous d'une croix et la rouerie d'une bande de larrons... pour se casser le poignet ?

Le jour s'est maintenant définitivement levé sur Toulouse et le salon, débarrassé de ses pots de couleur, est redevenu un salon tout à fait convenable.

Il est 9 heures et Franciam a retrouvé la vie. Après s'être douché, habillé, il a pris sa tête des meilleurs jours et il est revenu dans le monde, où il a retrouvé Anna, sa femme, puis ses potes, ses amis, mais aussi ses collègues, ses voisins, la boulangère ou le marchand de journaux du coin...

Un crucifié... n'est-il pas avant tout un homme qui ouvre les bras ?



Au début, il y a le père. Le village. La ferme. Les champs. Le père est paysan, il parle occitan et il n'aime rien plus que marcher durant des heures dans les bois.

Puis viennent les fils, au nombre de trois. Les fils, comme leur père, appartiennent à un clan, à une famille, à une terre.

Un jour, le père se retrouve face à face avec une biche qui s'est introduite dans la maison et a trouvé refuge dans le salon. Le père aime les animaux. Il croit à la Nature. Mais la Nature, ce jour-là, empruntant les traits graciles de la biche, lui saute dessus et le griffe.

Au loin, soudain, on entend la corne de brume du cerf qui brame dans la forêt et appelle sa femelle...

Le père n'en continue pas moins de se rendre dans les bois. De prendre plaisir à croiser le regard des biches qui, aux aguets dans les fourrés, le voient venir de loin.

Un jour, un autre, le père, au hasard de sa marche, se retrouve nez à nez avec son fils aîné, pendu au bout d'une corde à la branche d'un arbre.

Les biches ont disparu. Les mots également. Place aux chants, aux sanglots, à la mélopée. Aux riffs de guitare et aux plaintes de l'accordéon diatonique.

L'homme qui se débat nu sur la scène a des bois qui lui poussent au front. Le batteur dans son coin se bat avec sa batterie, qui lui rend coup pour coup.

Dans le clan, dans la famille, autour de l'âtre de la cheminée, il y a désormais en plus de la métamorphose du père, le malheur du fils.

C'est là qu'arrive l'Émile. Le plus jeune de la fratrie. Il aurait dû être paysan, parler occitan et parcourir les bois des environs comme son

père, son grand-père et tous ses ancêtres avant lui. Mais le destin en a décidé autrement. C'est à lui qu'il revient de prendre la route. C'est à lui qu'il revient d'aller chercher dans le monde, et dans les livres, la réponse à ce double appel de la forêt. À cette terrible énigme.

Émile s'en va. Étudie. Devient savant. Puis docteur. Plus précisément anthropologue. Anthropologue de la santé.

Pour comprendre les raisons de ce père biche et de ce frère pendu, Émile traverse l'espace et le temps, se prend d'amitié pour Saint Gilles, thaumaturge du XIIème siècle, qui guérissait les possédés, puis s'acoquine avec une réincarnation de Bruce Lee et du Christ avant d'entretenir une relation avec un chercheur en esthétique spécialiste du rituel du serpent des indiens Hopis.

Enfin, il rencontre un fou. Un vrai, dans l'hôpital psychiatrique de Monpon, en Dordogne. Joël Bélanger, c'est son nom, parle, nous parle. De lui, de nous. De notre société. Nous l'écoutons, nous l'écoutons longuement puis nous entendons :

Le fou est seul.

Le fou est fou d'être seul.

C'est parce qu'il est aussi seul que le fou est aussi fou.

Sur scène, le corps d'une jeune fille monte et descend le long de la corde lisse, puis reste un instant en équilibre entre le ciel et la terre. Autour d'elle, on parle hébreu ou occitan. Elle même parle le finnois.

Le Siècle des Lumières a voulu l'individu, le XXIème siècle l'a fait. À la perfection. Nous sommes tellement des individus que nous sommes désormais seuls au monde. Seuls avec notre vie. Avec notre sexualité. Avec notre rapport à la mort. Seuls avec notre folie.

Après avoir lu tous les livres, traversé tous les pays, l'Émile revient où il est né.

Il veut retrouver sa famille, ses racines. Partager ses expériences, propager la pensée qu'il a apprise.

Seulement, chez lui, dorénavant, ce n'est plus le bois de son enfance, le bois où son père est devenu biche, et où son frère s'est pendu.

Chez lui, dorénavant, c'est l'écriture, la musique live, la vidéo, l'enquête de terrain, les arts du cirque ou du mime.

Son pays, aujourd'hui, c'est la scène.